

STANCES A ZAMIRE.

MON bonheur n'étoit donc qu'un songe
 Qu'a détruit un trop prompt réveil ?
 Douce erreur , séduisant mensonge
 Je vous perds avec le sommeil.

L'illusion , toujours flatteuse ,
 Adoucit en vain le tableau :
 L'absence toujours rigoureuse
 Déchire son léger bandeau.

C'est alors ma, chère *Zamire*,
 Qu'on éprouve ce vuide affreux ,
 Ce vuide dont mon cœur soupire
 Et que nous éprouvons tous deux.

Phœbus se leve , je t'adore ,
 Il faut te fuir à son couchant ;
 Ton destin est celui de Flore
 De Zéphire j'ai le penchant.

Il est une saison cruelle
 Qui vient terminer ses plaisirs ;
 Mais loin de le rendre infidèle
 L'absence augmente ses desirs.

Bientôt le Printemps le ramène ;
 La Reine des Fleurs lui sourit ;
 Il l'échauffe de son haleine,
 Et la Nature s'embellit.

Ah ! reviens donc , Saison charmante ,

D ij

76 MERCURE DE FRANCE.

Reviens sur l'aile des Amours ;
Que ton retour à mon Amante
Fasse espérer les plus beaux jours.

Que dis-je ! qu'il est loin encore
Ce temps, ce jour si souhaité,
Que sembloit annoncer l'Aurore
De la plus tendre volupté.

Où nos cœurs plongés dans l'ivresse
Que procurent les vrais plaisirs ,
Au sein de la délicatesse
Puiferont de nouveaux desirs. . . .

Mais quelles riantes Peintures !
Que le Pinceau du Sentiment
Aux agréables impostures
Donne un coloris séduisant.

Telles sont ces vapeurs légères
Qui brillent dans l'obscurité ,
Dont les bluettes passagères
Voltigent dans les nuits d'Été.

Le Voïageur les prend pour guide ,
Il suit quelque tems leur lueur :
Elles s'éclipsent dans le vuide
Il s'arrête , & voit son erreur.

Ainsi , la facile espérance ,
Divinité des malheureux ,
Couvre d'un voile la distance
Qui s'oppose à mes tendres vœux.

La trompeuse me dissimule
Que mon bonheur toujours me fuit ;

Et m'en fait voir le crépuscule
 Au milieu même de la nuit .
 Tes attributs sont infidèles ,
 Vieillard destructeur des momens :
 Si l'on te peint avec des aîles ,
 Hâtes-en donc les mouvemens.

Ou plutôt cède-m'en l'usage.
 Semblable pour lors aux Amours ,
 Aussi tendre , mais moins volage ,
 Je précipiterai ton cours. . .

J'atteins déjà, rendre *Zamite* ,
 L'instant qui doit combler nos vœux ;
 Dans tes yeux , au sein du délire
 Je vais puiser de nouveaux feux.

Sois alors , vieillard indocile ,
 Un Phénomène à l'Univers ;
 Deviens une fois immobile ,
 Reste suspendu dans les airs. . .

Comme *Titon* , dans les délices ,
 Bravant la Raison & la Mort ,
 J'imiterai ses sacrifices ,
 Trop heureux d'éprouver son sort.

Par M. R***** de Dyon.



B O U Q U E T

*A Mlle A. C. L. N.**AIR: J'aime une ingrate Beauté.*

LA prudence & la douceur,
Daphné, sont votre partage.
 Sans craindre d'être flatteur,
 J'en dirois bien davantage :
 Mais de votre portrait
 Une image fidèle
 A vos yeux paroîtroit
 N'avoir point de modèle.

E N V O I.

Pour plaire, mon esprit ne sçait pas inventer;
 Inspiré par mon cœur, il vous dit ce qu'il pense.
 Mon hommage, *Daphné*, peut-il vous révolter,
 Quand l'esprit & le cœur s'offrent d'intelligence ?

Par J. M. N. M. de Donnemarie en Montois.

ÉPITAPHE de M. DE CRÉBILLON.

Tu gémis *Melpomène* ; & ton front abattu
 Nous peint dans ta tristesse une douleur sublime !
 Tu nous dis , quel Mortel aima plus la Vertu ,
 Quel Mortel conçut mieux toute l'horreur du
 crime ?

Attributs de son tombeau.

Tels sont tes attributs , ô tombe révéree !
Rhadamiste sanglant respire la fureur ,
Thieste le remord , *Oreste* la terreur ,
 Et la Vengeance y boit dans la coupe d'*Atrée*.

LE mot de la première Enigme du
 Mercure d'Août est *la Médaille*. Celui
 de la seconde est *le Masque*. Celui du
 premier Logogryphe est *le changement* ,
 dans lequel on trouve *âme* , *chant* , *chêne* ,
Tage , *Nantes* , *cage* , *chat*. Celui du
 second est *Richelieu* , où l'on trouve
lieu , *riche* , *lire* , *cire* , *chrie* , *ere* , *lie* ,
clie , *Heli* , *heure* , *chile* , *ciel* , *re* , *le* ,
celeri , *le cher* , *cri*. Celui du troisième est
crime , le *c* retranché , il reste *rime*.

D iv

E N I G M E.

Plus on me trouve rude,
 Plus on me chérit en tous lieux ;
 Je plais à la campagne & dans la solitude,
 Et je charme l'ennui des jeunes & des vieux.
 Je suis généreuse & si bonne,
 Que je rends tout ce qu'on me donne.
 Mais si je viens à m'adoucir,
 On me méprise, on me rejette,
 Et c'est à quoi je suis sujette
 Lorsque je fais trop de plaisir.

A U T R E.

Ma Mer n'eut jamais d'eau ; mes Champs sont
 infertiles.
 Je n'ai point de maison & j'ai de grandes Villes ;
 Je réduis en un point mille ouvrages divers :
 Je ne suis presque rien , & je suis l'Univers.



L O G O G R Y P H E.

A Mlle A... C... Q... J...

EGLÉ, si quelquefois j'ai charmé tes loisirs ;
 Si quelquefois ta voix touchante
 A ravi mille coeurs, sois en reconnoissante
 Et mets en me lisant, le comble à mes desirs.
 Sept pieds font toute ma richesse ;
 Six petits mots dits sans finesse
 Vont bien vite te mettre au fait ,
 Et tu vas juger ce que c'est.
 Je t'offre un instrument de guerre
 Dont le bruit seul peut allarmer ;
 L'exclamation ordinaire ;
 L'Auteur latin de l'art d'aimer.
 Après la farine saffée
 Ce qui reste dans le bluteau ;
 Un Animal plus laid que beau ;
 Puis une carte. Eh bien ! ne suis-je pas aisé ?

Par M. GOUDERMETZ.



D v

A U T R E.

FUYEZ loin de mes yeux , Héraclites austères ,
 Philosophes quinteux , Rêveurs atrabilaires ,
 Qui tenez compte ouvert de chagrins & d'ennuis ,
 Vous pour qui *Lachesis* ne file que des nuits ;
 Qu'Amour , Ris , Plaisirs , Jeux autour de moi
 sans cesse

S'accordent pour narguer votre sombre sagesse.
 Payez des Partisans dont vous serez loués ,
 Car chez moi c'est *gratis* que vous serez hués ,
 Qu'à *Caraccioli* , ce Morrel vraiment sage ,
 Chacun vienne à l'envi présenter son hommage ;
 Que me tenez-vous ! non ? je vais donc m'ex-
 pliquer.

Je vous offre six piéds aisés à disséquer.

Premièrement une rivière

Qui traverse le Portugal ;

Une Saison ; un faquin d'Animal

Que la *Fontaine* appella Plagiaire.

Le tuyau sur lequel l'osillet vient se percher ;

Ce qui chez nous croît à toute heure ,

Si bien qu'enfin il faut que l'on en meure.

Voilà tout , cher Lecteur , c'est à toi de chercher.

Par le même.

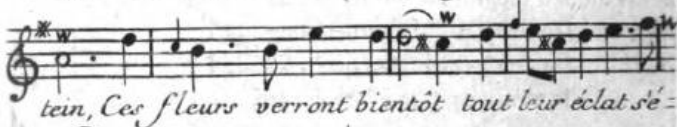
THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY.

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.

Grave en 2.



Près de l'éclat - - - de tes yeux de ton



tein, Ces fleurs verront bientôt tout leur éclat s'é-



- teindre: dre: Aminte qui pourrait les



plaindre, Elles vont mourir sur ton sein, Qu'à



leur destin je porte envie. Une si douce



mort Vaut mille fois la vi - e. A. e.

A U T R E.

A M I Lecteur, plains-moi : quand je fais toute
entière,

L'on ne me voit jamais que mordre la poussière.

Voions si supprimant une lettre à mon nom

Je n'aurai pas une autre chance ...

Mais c'est encor pis ; quel guignon !

Je n'en ai pas plus d'importance.

Par le même.

C H A N S O N.

*Bouquet à Mlle ***.*

P R Î S de l'éclat de tes yeux , de ton tein ,
Ces fleurs verront bientôt tout leur éclat s'éteindre.

Aminthe , qui pourroit les plaindre ,

Elles vont mourir sur ton sein.

Qu'à leur destin je porte envie ! ...

Une si douce mort , vaut mille fois la vie.



 ARTICLE II.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

ÉCOLE MILITAIRE : Ouvrage composé par ordre du Gouvernement. Par M. l'Abbé RAYNAL, de la Société Royale de Londres, & de l'Académie des Sciences & Belles-Lettres de Prusse. A Paris, chez Durand, Libraire, rue du Foin. 1762. in-12. vol. 3.

SECOND EXTRAIT.

Nous avons rendu compte du premier volume; le second va nous occuper, & nous en extrairons autant de traits que les bornes de notre Journal pourront nous le permettre.

Le célèbre Navigateur Anglois, François Drack, attaque & prend Saint-Domingue, en 1586. Il apprend tout ce que les Espagnols ont exercé de cruautés dans cette partie considérable du nouveau Monde. On finit

les détails où l'on entre avec lui, par une chose qui peut-être n'a jamais eu d'exemple. C'est que parmi ces Insulaires, les hommes en étoient venus à ce point de désespoir, que pour ne pas mettre au monde des enfans qui fussent la victime du Conquérant, ils avoient résolu, tous de concert, de n'avoir aucun commerce avec leurs femmes; ce qui avoit fait en peu de temps, un désert de cette Isle si peuplée.

Le *Monestier*, Gentilhomme Catholique de Provence, fortifié, durant les guerres de Religion, son Château, & y met une garnison, quoiqu'il se soit engagé à ne faire ni l'un ni l'autre. *Lesdiguières* lui envoie un Ami commun, pour lui signifier que, s'il ne répare ses torts sans délai, il l'enterrera, lui & les siens, sous les ruines de sa Place. Le *Monestier*, un des plus intrépides guerriers de son temps, après avoir paisiblement écouté le *Médiateur*, lui tend froidement le bras: *Mon Gentilhomme*, lui dit-il, *tâte si le poulx me bat, pour toutes les menaces de Lesdiguières: il fera comme bon lui semblera.*

86 MERCURE DE FRANCE.

Les Portugais étant en guerre dans l'isle de Ceylan, *Thomas de Sousa* fait prisonniere une jeune & belle personne, qui vient d'être promise à un homme grand & bien fait. L'Amant instruit de ce malheur, ne tarde pas à aller se jeter aux pieds de son Amante, qui se précipite avec transport dans ses bras : ils confondent leurs soupirs & versent des torrens de larmes. Leur malheur leur interdisant l'espoir de vivre libres ensemble, ils se jurent de partager toutes les horreurs de l'esclavage.

Sousa né sensible, est attendri par ce spectacle. *C'est assez*, leur dit-il, *que l'Amour vous impose des chaînes ; puissiez-vous les porter jusqu'au dernier jour de votre vie ! Allez, vivez heureux ; je vous affranchis de mes fers.* Les deux Amans se jettent à ses genoux. Ils s'attachent pour toujours à leur généreux Libérateur, & veulent vivre sous les loix d'une nature qui sçait user si noblement de sa victoire.

Les Ligueurs, en 1589, entreprennent le siège de Senlis, pour avoir une communication libre avec les Villes de Picardie, qui sont dans leurs intérêts. Comme les Royalistes n'ont pas des

forces suffisantes pour attaquer les Assiégés, ils se bornent à vouloir faire entrer dans la Place, des munitions de guerre & de bouche. Les Marchands ne veulent pas les livrer sans argent; & les Traitans qui se sont si fort enrichis dans les affaires, refusent d'en avancer, *Oh bien, dit le brave & vertueux Lanoue, ce sera donc moi qui ferai la dépense. Garde son argent qui-conque l'estimera plus que son honneur. Tandis que j'aurai une goutte de sang, & un arpent de terre, je l'employerai pour la défense de l'Etat où Dieu m'a fait naître.* Il engage aussitôt sa terre des Tournelles, aux Marchands qui doivent fournir les munitions.

En 1590, le Duc de Savoie & la ville de Genève, se font une guerre vive.

Pecolat, citoyen de la République, est fait prisonnier. On emploie inutilement toutes les ruses possibles, pour lui arracher sur sa patrie quelques éclaircissimens, dont on avoit un besoin absolu. Les tourmens les plus horribles ne le font point parler davantage. Il est soupçonné de magie; & on imagine pour rompre le charme, de lui raser tout le corps.

Dans le temps que cette singulière opération commence, l'intrépide Gènevois arrache le rasoir des mains du Barbier, & se coupe sur le champ la langue, pour se mettre dans l'impossibilité d'être foible. Une résolution si héroïque ravit jusqu'à ceux qui l'ont occasionnée ; ils renvoient *Pecolat* libre & comblé d'honneurs.

Henri IV assiége & prend la Fère, en 1596. Les François chargés de rédiger les articles de la capitulation, stipulent que *la Ville sera rendue sans fraude*. *Borio* qui défend la Place, ne veut jamais consentir, par une vanité espagnole, qu'on se serve du terme de *se rendre*, ni de celui de *fraude* ; le premier sentant la lâcheté, & l'autre la perfidie : vices dont, dit-il, on ne peut pas soupçonner sa Nation.

Henri IV aimoit passionnément sa Noblesse. Il lui avoit vu faire de si belles choses à la guerre, qu'il ne se laissoit pas de répéter qu'avec elle rien ne lui seroit impossible. Un Ambassadeur d'Espagne lui témoignant un jour qu'il étoit surpris de le voir environné & pressé par quantité de Gentilshommes.

*Si vous m'aviez vu un jour de bataille ,
partit vivement ce Prince, ils me
pressoient bien davantage.*

Un jour que *Henri IV* étoit entouré des Grands de sa Cour, & de beaucoup de Ministres Etrangers, la conversation tomba sur les grands Guerriers: *Messieurs*, dit le Roi, en mettant la main sur l'épaule de *Crillon*; voilà le premier Capitaine du monde. Vous en avez menti, Sire, c'est vous, repliqua vivement *Crillon*, plus accoutumé à consulter la vérité que les bienséances.

Louis XIII assiégea, en 1622, les Huguenots dans Montpellier. Les Royalistes s'étant laissés repousser à une attaque, sans faire beaucoup de résistance, *Zamet*, Maréchal de Camp, leur crie: *Soldats, vous fuyez? Monsieur, nous n'avons ni poudre ni plomb*, répondent-ils, *quoi!* leur dit-il, *n'avez-vous pas des épées & des ongles?* Cette parole les ranime, ils reviennent à la charge, & repoussent ceux qui les avoient mis en fuite.

Le Duc de *Montmorenci* bat, en 1625, la Flotte des Huguenots, près de l'Isle

de Rhé, & reprend cette Isle dont ils s'étoient emparés. Le Vainqueur demande le gouvernement de sa conquête, comme la récompense de l'important service qu'il vient de rendre. Le brave *Toiras* lui est préféré. Bien loin d'en témoigner quelque ressentiment, *Montmorenci* abandonne pour plus de cent mille écus de munitions, qui lui appartiennent légitimement comme Amiral. On veut faire appercevoir au Duc que c'est un trop grand sacrifice: *Je ne suis pas venu ici pour gagner du bien, répond-il, avec fierté, mais pour acquérir de la gloire.*

Les Ministres de *Gustave Adolphe*, veulent le détourner, en 1630, de la guerre d'Allemagne, sous prétexte qu'il manque d'argent. *Les pays que je vais attaquer, dit-il, sont riches & effeminés; mes armées ont du courage & de l'intelligence; elles arboreront un étendart chez l'ennemi qui payera mes Troupes.*

Le grand *Gustave* revenant un jour d'une attaque, où il avoit été exposé cinq heures de suite à un feu terrible, *Gassion* lui dit que, *les François verroient avec déplaisir leur Souverain courir*

d'aussi grands risques. Les Rois de France, répondit Gustave, sont de Grands Monarques; & moi je suis un Soldat de fortune.

L'Empereur se plaint de n'avoir pas de quoi payer ses armées. Je ne vois à ce malheur qu'un remède, dit Walstein, c'est de les doubler. Eh! comment pourrois-je entretenir cent mille hommes, replique Ferdinand, puisque je suis hors d'état d'en entretenir cinquante mille? Cinquante mille, reprit l'habile Général, tirent leur subsistance du Pays ami, & cent mille la tireroient du Pays ennemi.

Le Peuple de Bordeaux s'étant révolté, pour une nouvelle imposition qui lui déplaisoit beaucoup, le Duc d'Epéron, Gouverneur de la Guienne, prend les armes pour faire rentrer les Mécontents dans leur devoir. Un Charpentier, qui combat à la tête de ceux de sa profession, ayant reçu à la défense d'une barricade, un coup de feu qui lui casse le bras, entre dans la boutique d'un Chirurgien, achève de faire couper son bras, qui n'est soutenu que par la peau, fait mettre un premier appareil sur sa

blesure, & se porte à l'instant à une autre barricade, qu'il défend avec beaucoup de résolution.

Forcé dans ce nouveau poste, il est présenté à d'*Epernon*, qui, né avec une grande sensibilité pour tout ce qui est grand, prend un soin extrême d'un homme qui vient de faire des choses si héroïques. Cet homme extraordinaire commençoit à guérir, lorsqu'ayant entendu de son lit le bruit d'une nouvelle sédition, il va se mettre à la tête de sa Troupe, où il fait, à son ordinaire, des prodiges. Malheureusement il meurt peu de jours après d'une fièvre continue, occasionnée par les efforts qu'il a faits. Il n'y auroit rien au dessus des actions qu'on vient de lire, si le motif en étoit louable.

En 1636, les Espagnols entreprennent de passer la Somme, pour porter la guerre jusqu'aux portes de Paris. *Puiségur* est chargé de leur disputer le passage avec peu de monde. Le Comte de *Soissons*, Général de l'Armée Française, craignant avec raison qu'il ne soit écrasé, lui envoie dire de se retirer, s'il le juge à propos. *Monsieur*, répond *Puiségur* à l'Aide de Camp, un homme.

commandé dans une action périlleuse comme est celle-ci , n'a point d'avis à donner. Je suis venu par ordre de M. le Comte ; je n'en sortirai pas , à moins qu'il ne me l'envoie commander.

Le Maréchal de Toiras fut tué en 1636 , devant la forteresse de Fontanette dans le Milanès. Après qu'il eut expiré , les Soldats trempoient leurs mouchoirs dans le sang de sa plaie , disant que tant qu'ils les porteroient sur eux , ils vaincroient leurs ennemis.

Lorsque les Portugais eurent secoué en 1640 le joug de l'Espagne , la guerre commença entre les deux Nations. Les Espagnols qui entrent les premiers en campagne , ravagent des terres , pillent des églises , massacrent des enfans , emmènent prisonniers quelques habitans. Ils s'en retournoient sans ordre & sans discipline , jouant de plusieurs instrumens qu'ils avoient pris à des Bergers & à des Laboureurs. Inutilement leur Commandant leur crie : *Vous chantez trop tôt votre supériorité ; on n'est jamais sûr d'être vainqueur tant qu'on est sur les terres de l'Ennemi.* On n'écoute rien. Mais bientôt après on apperçoit